

LE PAYS DE FRANCE



Gal. Graziani

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnier
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20





V

Le dimanche au soir, M. Girard, avant d'ouvrir sa porte, s'arrêta sur le palier pour consulter sa montre :

— Un quart d'heure en avance !... s'étonna-t-il ; je ne sais plus ce que je fais, ma parole !...

L'usiner courut se réfugier dans son cabinet de travail et se laissant tomber sur un fauteuil :

— Je n'en puis plus !... Quand verrai-je la fin de cet affreux cauchemar ?

Prenant sa tête à deux mains, il récapitula alors les faits saillants de la journée.

Comme il l'avait prévu, M^{me} Barnier s'était aveuglée jusqu'à midi. Devant le fait indéniable ses yeux se dessillaient enfin. Incapable de dissimuler ses sentiments, elle manifestait sa contrariété d'une façon évidente. Quant à l'ingénieur, impossible à lui de se trahir plus ouvertement qu'il ne l'avait fait devant trente témoins. Et Suzanne..., l'impeccable Suzanne, toujours sur la réserve, toujours neutre. Une impatience maladive de la revoir, de l'interroger, le tourmentait comme une fièvre. Lorsqu'il reconnut son coup de sonnette, il se leva d'un bond pour aller lui ouvrir ; mais il se rassit aussitôt, domptant ses nerfs, s'obligeant au calme.

Suzanne avait eu le temps de réfléchir à sa situation. Elle ne pouvait douter de l'influence indirecte, mais réelle, de son protecteur sur le rapprochement qui s'était fait entre elle et l'ingénieur.

Elle se hâta d'aller frapper à la porte du bureau.

M. Girard tout d'abord lui parla de son père. Un employé du ministère de l'intérieur lui avait affirmé qu'avant une quinzaine M. Fortier serait en Suisse.

Suzanne battit des mains.

— Nous allons reprendre notre gentille vie à trois comme à Roubaix, exulta-t-elle.

— Hum !... Hum !... toussa malicieusement M. Girard.

Alors il entama avec le plus parfait naturel la question brûlante.

— Il me semble avoir constaté que vous n'étiez pas indifférente à un certain ingénieur de ma connaissance.

Suzanne tomba d'accord :

— Je parais, en effet, intéresser M. Barnier. Quand je me trouve en sa présence il ne s'occupe que de moi comme il l'a fait aujourd'hui à déjeuner. Tout le reste s'efface.

M. Girard dit d'une voix grave :

— Je m'en réjouis, Suzanne, non seulement parce que Louis Barnier est un garçon plein d'avenir, mais surtout parce qu'il est doué de qualités précieuses. Il ne vous déplaît pas ?

Suzanne répondit avec franchise :

— Je le trouve bien sous tous les rapports.

— Nous connaissons ses sentiments. Parlons de vous, ma chère Suzanne. L'aimez-vous ?

La jeune fille répondit avec sincérité :

— Non, ou du moins pas encore.

M. Girard insista :

— En êtes-vous bien sûre ?

Elle analysa son état d'âme.

— Absolument sûre. Je n'aime pas Louis

Barnier parce que, volontairement, je me tiens sur la réserve, sur l'expectative. Si je m'abandonnais, l'imagination et la nature feraient leur œuvre. Mais je me sens forte et j'attends. Je garde tout mon calme, toute ma liberté. Mon cœur bat en dehors de ces préliminaires trop vagues. Puisque je me confie à vous comme je le ferais à mon père, je ne vous cacherai rien. Je suis résolue à n'entrer dans la famille d'un mari qu'avec l'assentiment de ses parents directs. J'ai remarqué, pour la première fois aujourd'hui, que M^{me} Barnier paraissait mécontente de l'attitude de son fils à mon égard.

Voir les nos 207, 208, 209 et 210 du Pays de France.

— C'est à Louis Barnier de faire céder sa mère.

Suzanne, redressée, presque froissée, trancha :

— Un avenir prochain nous l'apprendra ; sinon je n'hésiterai pas à décourager l'ingénieur.

M. Girard insinua timidement :

— Il ne s'est pas encore déclaré ?

— Je ne vous cacherai pas que Louis Barnier a déjà essayé de me dévoiler le secret de son cœur. Il l'a tenté à deux reprises : dimanche dernier, en auto, pendant notre visite à mes tantes ; enfin, cet après-midi, quand nous nous sommes trouvés seuls sous la tonnelle.

» La première fois, mon attitude hostile à tout marivaudage a suffi pour l'obliger à retarder son aveu. La seconde, je ne lui ai pas permis de s'exposer à la tentation en restant avec moi. Je l'ai prié de me laisser seule et il m'a obéi.

M. Girard ne leva pas les yeux. Le récit par lequel la jeune fille décelait la rare pureté de son cœur naïf le charmait et le troublait à la fois.

— Tant pis pour Barnier s'il passe à côté du bonheur faute de clairvoyance ou d'énergie, fit-il.

Maintenant qu'il était renseigné sur sa protégée,



M. Girard avait hâte de faire causer l'ingénieur. Aussi, le lendemain matin, après la rentrée des ouvriers, alla-t-il le surprendre dans l'atelier réservé aux expériences.

Il le trouva les manches retroussées, les mains salies de cambouis.

— Je viens, lui dit-il, vous demander des nouvelles de madame votre mère.

L'ingénieur lui apprit que M^{me} Barnier n'avait pas quitté sa chambre depuis son retour.

M. Girard aborda alors le sujet délicat :

— Êtes-vous satisfait de votre journée chez les Langlois ?

— J'y pensais, avoua spontanément Louis Barnier.

Et comme impuissant à empêcher son cœur trop plein de s'épancher :

— J'ai passé là des heures exquises. J'avais pour voisine de table votre charmante protégée. Je ne puis comparer M^{lle} Fortier à aucune autre jeune fille. La nature l'a comblée. Je lui trouve du tact, du jugement, de la finesse, de l'esprit et ces qualités sont mises en valeur par une éducation parfaite. Avec cela elle a un charme spécial, un charme personnel, dû certainement à ses hautes qualités morales.

— Prenez garde, sourit M. Girard, vous allez vous emballer.

— Je l'avoue, déclara franchement Louis Barnier, je suis séduit.

A son trouble passionnel se mêlaient, depuis la veille, de vagues inquiétudes. Il s'était aperçu du mécontentement de sa mère et il avait la certitude qu'elle désapprouvait son choix. Résolu à lutter contre son opposition probable, il éprouvait une âpre joie à s'engager presque devant M. Girard par un aveu à peine déguisé.

L'usiner prononça avec gravité :

— Je suis heureux de vous entendre faire l'éloge de ma protégée. Elle est digne de plaire non seulement à cause de sa beauté, mais surtout à cause de son grand caractère. Ce qu'elle a de meilleur échappe aux yeux. Il faut avoir la patience et le goût de le découvrir.

Tendant alors sa main au jeune homme :

— Je vous laisse à vos occupations.

Puis, tandis qu'il s'éloignait, distrait de l'activité qui se manifestait autour de lui, il pensait : « L'ingénieur aime Suzanne, c'est certain, mais l'aimera-t-il assez pour triompher de la résistance de sa mère ? » Il lui restait à voir M^{me} Barnier ; mais, avec sa migraine de circonstance, le recevrait-elle ? Il réfléchit un instant et sourit. Il avait toute chance d'aller chercher chez les Langlois le prétexte qui lui permettrait de forcer sa porte.

Il se rendit à son garage et se fit conduire à Suresnes.

Il était 8 heures à peine, mais, en vieil habitué de la maison, il savait qu'il trouverait tout son monde. L'esprit de famille le plus étroit unissait les Langlois dont le plus grand bonheur était de se trouver ensemble.

M. Girard surprit leur conversation au milieu des cris joyeux et des rires.

On taquinait Marguerite au sujet du capitaine Barnier. Le jeu n'était pas fait pour déplaire à la folle jeune fille. Habile à riposter, elle éprouvait une joie subtile à parler de lui et le laissait voir, ce qui permit à son père de dire à son ami :

— Comme vous le voyez, Girard, le jeune officier que vous nous avez présenté hier a fait la conquête de ma fille. S'il lui plaît de revenir, notre maison lui est ouverte.

L'usiner répondit :

— Je vais vous l'envoyer cet après-midi.

— Bravo !... applaudit Marguerite, il nous accompagnera au tennis.

Chargé de la précieuse invitation, l'usiner n'hésita pas à forcer la porte de M^{me} Barnier.

La mère de l'ingénieur se montra en peignoir, les traits ravagés par une nuit d'insomnie.

Elle retrouva toute son énergie lorsque M. Girard l'eut mise au courant de l'objet de sa visite. La veille, elle s'était absolument désintéressée de son cadet dont le succès inattendu la flattait et la comblait aujourd'hui.

— Ainsi, fit-elle extasiée, il a suffi à Lucien de paraître pour plaire à cette famille !... Un garçon dont je désespérais il y a quatre ans !...

— Vous ne rendez pas justice à votre cadet, déclara M. Girard. C'est un charmant causeur, plein d'entrain, qui plaît à tout le monde. Voilà un beau mariage en perspective, madame Barnier. A quand le second ?

— Quel second ?... riposta-t-elle presque agressive.

— Mais celui de votre aîné !

— Oh ! Louis a le temps !... Louis n'a rien qui le presse !... Après la guerre, les riches partis ne manqueront pas !...

L'usiner jugea qu'il était inutile d'insister et, méditatif, s'enferma dans son bureau. Après avoir longtemps réfléchi, il murmura :

— Ah ! Suzanne, Suzanne, m'en voudrez-vous de vous avoir imposé cette épreuve si nous ne réussissons pas ?... Louis Barnier comprendra-t-il votre vraie nature, votre vrai caractère ?... Il est séduit, emballé, certes !... mais il n'a pas tressailli comme il l'aurait dû !... Vous n'êtes créée ni pour les vaines distractions, ni pour les représentations inutiles, ni pour les stériles frivolités. Vous êtes la femme de tout repos, de dignité et de travail, la femme forte, volontaire et réfléchie qui dressera ses enfants à son image et qui consacrerait son temps à son foyer !... Vous êtes la femme des œuvres fécondes !... Ah ! il n'y a encore que moi pour vous apprécier et vous juger. Il n'y a que moi pour vous aimer.

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 17 au 24 Octobre



Le 20 octobre, l'Allemagne a répondu à la deuxième note du président Wilson qui lui demandait des précisions sur les conditions de l'armistice qu'elle proposait et sur l'organisation du pouvoir dans l'empire. La réponse de l'Allemagne est loin d'être précise : elle ergote, se perd dans des ambiguïtés et le discours que le chancelier de l'empire, le prince Max de Bade, a prononcé, le 22 octobre, devant le Reichstag n'a pas apporté de nouvelles lumières.

Dès le 24, le président Wilson répondait à la note allemande ; il déclarait qu'il transmettait la demande d'armistice aux puissances alliées en leur suggérant que leurs conseillers militaires prennent toutes les garanties pour protéger les intérêts des peuples engagés. Il refuse de traiter avec les gouvernements qui ont été jusqu'ici les vrais maîtres de l'Allemagne.

Entre la remise de la deuxième note du président Wilson et la réponse de l'Allemagne, les victoires des alliés se sont affirmées et la libération complète des côtes de la Belgique, de Lille, Cambrai, Douai, Bruges a couronné les efforts de leurs armées.

Le 17 octobre, sous la poussée victorieuse du groupe d'armées placé sous le commandement du roi Albert, le recul allemand s'accroissait entre la mer du Nord et la Lys ; l'avance des alliés était de 20 kilomètres sur un front de plus de 50. L'armée belge entra dans Ostende ; quelques heures après le roi et la reine des Belges étaient conduits dans la ville délivrée par un destroyer anglais ; la population leur faisait le plus enthousiaste accueil.

La cavalerie belge était aux portes de Bruges pendant que les divisions françaises enlevaient Pitthem, Meulebeke et Winghem. Au sud, la deuxième armée anglaise bordait, au nord de Courtrai, la Lys qu'elle franchissait au sud de la ville et arrivait aux abords de Tourcoing.

Le lendemain, l'ennemi essayait de résister sur le front Bruges-Oostcamp-Wynghem-Thielt-Oostroosebeke, la résistance était brisée en plusieurs points et, le 19, l'armée belge occupait Zeebrugge, Heyst et entra dans Bruges. L'armée française, commandée par le général Degoutte, s'empara de Thielt, après une lutte acharnée, et ouvrit le chemin au deuxième corps de cavalerie qui se portait sur la Lys. La deuxième armée britannique avait occupé les villes de Roubaix et de Tourcoing ; elle dégagait complètement Courtrai, atteignant, au sud, la route Courtrai-Tournai, arrivant à proximité de l'Escaut.

Le 20 octobre, l'offensive continuait avec d'heureux résultats. Vainement les Allemands tentaient de s'opposer à la marche de l'armée belge sur la rive ouest de la Lys et du canal de Bruges à Eecloo à la frontière hollandaise ; ils devaient reculer sur tout le front. L'armée française franchissait la Lys et créait deux têtes de pont, l'une entre Gramme et Peteghem, l'autre à Oyghem. L'armée britannique, brisant toute résistance, franchissait également la Lys sur tout son front.

Le 21, l'ennemi est encore obligé de reculer ; les Belges s'emparent, à Langenboom, du gros canon de 380 qui tirait sur Dunkerque ; la pièce était intacte. Les troupes françaises sont violemment attaquées au delà de la Lys ; elles résistent victorieusement. Les Britanniques bordent l'Escaut de Bailleul à Helchin.

Pendant que ces hauts faits d'armes se passent en Belgique, les armées britanniques ne laissent pas un instant de répit aux Allemands encore accrochés au nord de la France. Le 17 octobre, des troupes anglaises et américaines attaquaient sur un front d'environ neuf milles au nord-est de Bohain ; elles avaient raison de la résistance ennemie et progressaient vivement ; elles enlevaient Andigny-les-Fermes et, plus au nord, la ligne de la Selle sur tout le front au sud du Cateau, s'emparant des hauteurs à l'est de la rivière et des villages de la Vallée-Malâtre et de l'Arbre-de-Guise ; la partie est du Cateau était nettoyée. Sept divisions allemandes étaient ainsi battues. Quatre mille prisonniers restaient aux mains de nos alliés.

Le résultat de ces succès était l'abandon de Douai par les Allemands et l'occupation de la ville de Lille par la cinquième armée britannique sous les ordres du général Birwood.

L'attaque anglo-américaine continuait le lendemain et faisait de notables progrès en liaison, à droite, avec l'armée française commandée par le général Debeney. Les villages de Wassigny, Ribeaupville et Bazuel étaient enlevés. Dans cette affaire les troupes américaines faisaient montre de leur mordant habituel, effectuant une avance de 12 kilomètres de Montbrehain

à Saint-Souplet ; plus de cinq mille prisonniers et de nombreux canons étaient pris par elles.

Au nord, les troupes de la première armée britannique achevaient la prise de Douai. Les jours suivants, l'avance continuait entre Oise et le Cateau ; nos alliés occupaient Saulzoir, pénétraient dans Denain et enlevaient Marchiennes.

Arrivés près de Tournai, ayant pénétré dans les faubourgs de Valenciennes, les Anglais lançaient, le 23 octobre, une puissante attaque sur le front le Cateau-Solmes, entre le canal de la Sambre et l'Escaut. Malgré un formidable tir de barrage par obus toxiques que les Allemands, sur leurs gardes, avaient déclenché, les troupes britanniques pénétraient dans les défenses ennemies et s'emparaient des villages de Pommereuil, Forest et Romeries. Plus au nord, le village de Beaurain était enlevé de haute lutte. Sur la gauche, nos alliés traversaient la Harpie et prenaient Vertain.

Bousies, Vendegies, Neuville, Escar-main avaient le même sort. De nombreux prisonniers restaient aux mains de nos alliés dont la progression continuait dans les meilleures conditions.

Sur le front tenu par nos armées, le succès couronnait les efforts de nos vaillants. Le 18 octobre, les troupes de la 1^{re} armée accentuaient leur avance à l'ouest de l'Oise depuis la forêt d'Andigny jusqu'à la rivière ; elles atteignaient les abords de Hannappes, de Grand-Verly et de Noyal ; plus au sud, elles portaient nos lignes au nord de Sérilly-Mézières, aux lisières de Surfontaine et au nord de Nouvion et Catillon. Pendant la nuit, elles achevaient de bousculer l'ennemi. En deux jours elles avaient fait plus de trois mille prisonniers et capturé vingt canons.

Le 19 octobre, à la droite de la 1^{re} armée, la 10^e armée partait à son tour à l'attaque ; sur un front de 10 kilomètres, elle enfonçait la fameuse « Hunting Stellung » entre la région de Pouilly et les marais de Sissonne. Entre Sissonne et Château-Porcien, nos troupes emportaient plusieurs ouvrages fortifiés et prenaient Bethancourt, faisant des prisonniers.

Dans la région de Vouziers, les combats ont été très durs. Le 17, notre infanterie franchissait l'Aisne sur un front de 5 kilomètres et prenait pied sur les hauteurs à l'est, enlevant le village de Vandy.

Nos succès dans cette région inquiétaient fort les Allemands ; aussi le 19, le 21 et le 22 attaquaient-ils nos troupes avec des forces considérables ; la bataille fut acharnée mais la victoire resta à nos armées ; l'ennemi fut repoussé avec de très lourdes pertes.

A notre gauche, au nord de Verdun, l'armée américaine livrait de durs combats et réalisait d'intéressants progrès ; elle enlevait Banthéville, la cote 297 et le bois des Rappes. Dans cette région boisée et accidentée, nos alliés éprouvent des difficultés considérables ; mais leurs attaques continuelles obligent l'ennemi à garder sur ce front d'importants contingents. De Vouziers à la Meuse il y aurait 27 divisions allemandes.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL GRAZIANI

Né le 15 novembre 1859 à Bastia (Corse), le général Graziani a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie. Il entra à Saint-Cyr le 31 octobre 1878 ; après avoir conquis ses grades rapidement et fait les campagnes de Tunisie et d'Algérie, il commande, en 1909, comme colonel, le 96^e régiment d'infanterie ; en 1912, il est nommé directeur de l'infanterie au ministère de la guerre ; promu général de brigade, il est maintenu à cette direction jusqu'au 26 janvier 1913, date à laquelle il est choisi comme chef de cabinet par le ministre de la guerre.

A la fin du premier mois de la guerre, il est nommé sous-chef de l'état-major de l'armée ; promu général de division en décembre 1914, il est mis, le 31 juillet 1915, à la tête de l'état-major.

En avril 1917, il reçoit le commandement d'une division d'infanterie, puis, en décembre, d'un corps d'armée.

Le 29 mars 1918, il était nommé commandant des forces françaises en Italie.

Le 5 novembre 1917, le général Graziani a été cité à l'ordre de la 6^e armée dans les termes les plus élogieux.



L'AVANCE DES ALLIÉS DANS LES FLANDRES.

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS⁽¹⁾

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

L'occupation de la ligne Hindenburg

Les armées alliées étaient parvenues au pied même de la grande ligne de résistance élevée par les Allemands sur le sol français ; elles allaient attaquer cette ligne redoutable ; déjà même, vers le nord, dans la partie Drocourt-Quéant, la 1^{re} armée britannique l'avait percée et cette rupture allait faciliter aux autres la tâche qu'elles devaient affronter.

L'armée Horne (1^{re} armée) se trouve dans le secteur de Cambrai ; comme on a eu déjà l'occasion de le signaler, le terrain humide a reçu les premières pluies d'automne ; les ruisseaux et les canaux ont grossi ; l'ennemi a établi des barrages. L'accès de la contrée est donc rendu très difficile, cependant le 22^e corps a marché sur Estrées et vers Arleux, les Canadiens du général Currie se sont emparés de Marquion, le 17^e corps occupe Anneux. On s'approche donc de Cambrai qu'on encercle progressivement. L'ennemi, qui sent la menace, réagit par tous ses efforts et les divisions de réserve sont engagées devant Cambrai.

Le 26 septembre, la 1^{re} armée tient le front Raillencourt-Fontaine ; elle est à 9 kilomètres à l'ouest de Cambrai ; le 27 au soir, elle occupe Sillery, Sainte-Olle et borde l'Escaut et le canal jusqu'à Marcoing ; le 30, elle est aux portes de Cambrai, on se bat devant la ville sur le canal, et comme, d'autre part, on a progressé au sud sur ce canal, qu'on a dépassé Marcoing, qu'on a atteint Crèvecœur à l'est, c'est l'encerclement de la position à l'ouest et au sud ; elle tombera le 8 octobre.

L'armée Byng (3^e armée) a eu une tâche ingrate ; elle attaque dans la direction du Catelet ; là le terrain, plus sec, plus facile, peut permettre la marche des unités, mais il est coupé par le grand canal du Nord en construction au moment de la guerre, et ce fossé, profond de 3 à 5 mètres, large de 18 à 20 mètres avec ses talus, est utilisé pour la défense par l'ennemi qui y a établi des abris et des nids de mitrailleuses. Il s'agit cependant d'enlever l'obstacle. Les Britanniques n'hésitent point ; ils lancent dessus leurs vieux tanks démodés qui comblent le canal et sur les carcasses de ces vieux chars passent les chars légers qui accompagnent l'infanterie ; l'obstacle est franchi. L'armée Byng est à Villers-Guislain, Lempire, le 19 ; le 27 septembre, un nouveau bond la porte sur les bords même de l'Escaut, de Banteux à Vendhuile. Le 1^{er} octobre, elle franchit et le fleuve et le canal, occupe le Catelet ; le 2, elle prend possession de Gouy ; c'est la ligne ennemie traversée.

L'armée Rawlinson (4^e armée), arrêtée un instant entre Roisel et Vermand, s'est portée en avant dès le 18 septembre. Les Australiens s'emparent d'Hargicourt, de Villeret ; le 25, ils sont sur les bords du canal de Saint-Quentin. Là l'ennemi résiste furieusement ; il veut défendre cette barricade qui le protège dans la trouée de l'arrière, entre Escaut et Somme ; des combats sanglants sont livrés, le 27, par les Canadiens à Bellincourt, par le 9^e corps à Bellenglise. La tenacité des troupes britanniques a raison de tous les efforts déployés par les Allemands. L'armée Rawlinson pousse en avant et, au 1^{er} octobre, elle a gagné un large espace de terrain ; elle est à Estrées, à Joncourt, à Levergies ; elle a dépassé le Tronquoy. C'est la ligne Hindenburg crevée sur toute sa longueur.

Le mouvement d'attaque opéré par l'armée Rawlinson en direction de Bohain prendra par la suite (9 octobre) toute son importance ; c'est la grande attaque centrale tournant au nord toute la contrée du Laonnois.

Sur la Somme, les armées françaises n'ont pas été en retard et apportent, elles aussi, leur part de trophées.

L'armée Debeney a progressé devant Saint-Quentin ; le 20 septembre, elle est à Castres, attaque Essigny-le-Grand, prend pied sur le plateau de Benay. Le 1^{er} octobre, elle sera aux portes de Saint-Quentin. Encerclant la ville par le sud et l'ouest, elle attaque les faubourgs ; le 2 octobre, elle s'empare du faubourg d'Isle ; elle est maîtresse de la ville ; l'ennemi l'évacue et les troupes de la 1^{re} armée française occupent Saint-Quentin dès le 4 octobre au matin.

Vers le sud, l'armée Debeney a progressé sur les plateaux entre Somme et Oise ; sa droite tient Moy, sur l'Oise.

L'armée Humbert est sur l'Oise, en face de la Fère, que les Allemands, tendant des inondations, ont entourée par un barrage d'eau.

Plus au sud, c'est l'armée Mangin qui a opéré des prodiges, car dans ce terrain où elle combat, les progrès sont difficiles et l'ennemi résiste de toute sa force sur ce front qui menace toute son avancée de Laon. L'armée Mangin entame, au 15 septembre, une progression sur les plateaux au nord de l'Aisne.

D'abord c'est Laffaux et Vailly occupés le 15 ; puis, le 19, Allamant, Nanteuil ; puis, le 27, un nouveau bond en avant permet de s'emparer du vieux fort de la Malmaison ; la droite de l'armée Mangin est, à cette date, à Pont-Arcy, sur l'Aisne. L'ennemi, malgré une résistance désespérée, est obligé de reculer encore. L'armée Mangin entre dans le

fort de Pinon ; elle prend Chavignon le 29, Filain le 30 septembre ; elle est devant Ostel où une lutte sanglante se développe le 30 septembre et le 1^{er} octobre.

Mais, à la droite de l'armée Mangin, l'armée Berthelot, un instant tenue en réserve, vient de faire sa rentrée sur le champ de bataille. C'est à pas de géants que cette armée va, dès lors progresser au commencement d'octobre et donner la main, vers l'est, à l'armée Gouraud qui, au 26 septembre, est entrée en ligne avec l'armée américaine.

Le déclenchement de l'attaque franco-américaine en Champagne et sur la Meuse est un coup de maître qui, en prolongeant la ligne de bataille vers l'est, vient jeter la menace immédiate sur les communications allemandes et fait prévoir l'encerclement par le sud de toutes les troupes ennemies combattant encore sur le front et dans la poche du Laonnois.

L'attaque sur tout le front de Champagne (armée Gouraud), d'Auberville à l'Aisne, sur tout le front d'Argonne (armée Liggett), de l'Aisne à la Meuse, a lieu le jeudi 26 septembre. L'avance est immédiate et la marche en direction du nord prend de suite des proportions inquiétantes pour le front allemand.

Le 27, l'armée Gouraud est sur la Dormoise ; elle occupe Tahure, Ripont, Cernay ; le 28, elle est sur la Py, tient le plateau de Grateuil, Bouconville ; le 29, elle atteint l'Aveyres ; sa ligne s'étend de Saint-Souplet à Aure et au plateau de Marvaux qu'elle occupe le 30 ; le 1^{er} octobre, elle tient sous le feu de ses canons Monthois et la fameuse bifurcation de voie ferrée de Challerange.

Dans l'Argonne, l'armée américaine a fait des prouesses ; elle est du reste habituée à ce genre d'exploits et, pour ses débuts, fait des coups de maître. Elle est passée à l'attaque le 26 septembre et, dans la même journée, a enlevé les bois de Cheppy, dépassant Varennes, à l'ouest. Elle a atteint Cérisy et est venue encercler le piton de Montfaucon ; à l'est, elle a pris Forges et Gercourt.

Le lendemain 27, elle progresse au nord. La forteresse de Montfaucon, belvédère et repaire puissants de l'ennemi, est encerclée et doit être abandonnée. L'armée américaine occupe Epinonville, Septsarges, Dannevoux. Le 28, elle est à Exermont, Cierges, Briulles.

La nouvelle attaque franco-américaine était un grand péril pour les armées allemandes accrochées sur le front de Cambrai à Saint-Quentin ; la menace en direction de Vouziers, Mézières, leur indiquait assez le rôle qu'allaient jouer les nouvelles armées qui entraient en ligne ; aussi l'état-major allemand dirigeait en hâte des divisions de réserve sur ce point pour retarder l'avance de l'assaillant.

Mais, à cette date, une autre offensive se dessinait à l'extrême aile gauche des alliés ; en Flandre, l'armée belge et l'armée Plumer attaquaient ensemble le 28 septembre ; elles enlevaient la forêt d'Houthulst, les collines de

Passchendaele et marchaient, d'une part, sur Staden et Roulers, d'autre part, sur la Lys, sur Menin.

Ainsi, du nord à la Meuse, les armées alliées s'avançaient victorieuses sur tout le front allemand ; la ligne Hindenburg était enlevée et la menace des armées des ailes indiquait suffisamment le péril où se trouvaient les armées allemandes au centre, accrochées devant Cambrai et Saint-Quentin.

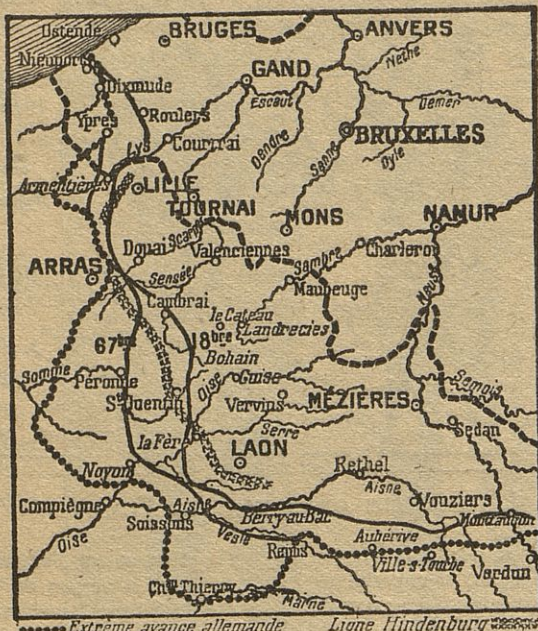
Les nouvelles qui, à cette date, parvenaient en France annonçaient des succès sans exemple remportés par les armées d'Orient.

Sur le front de Macédoine, l'armée bulgare battue avait reculé en désordre vers le nord ; le gouvernement bulgare, devant le danger qui se précisait, demandait un armistice de guerre ; le tsar Ferdinand abdiquait et sa couronne passait sur la tête de son fils Boris, qui acceptait les conditions imposées par les alliés.

En Palestine, l'armée Allenby était entrée à Damas ; elle avait fait 80.000 prisonniers et détruit les trois armées turques ; Beyrouth, d'autre part, était occupée par la flotte française.

De semblables événements modifiaient du tout au tout la situation générale ; le chancelier de l'empire allemand était remplacé ; l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, les trois larrons, les seuls restants de l'association monstrueuse créée en 1915, devaient entrer dans la voie des demandes de paix ; une nouvelle sensationnelle, en effet, était lancée de Stockholm et de Berne : les empires centraux s'adressaient au président Wilson pour lui demander de prendre en mains la cause de la paix et demandaient un armistice de guerre immédiat (5 octobre).

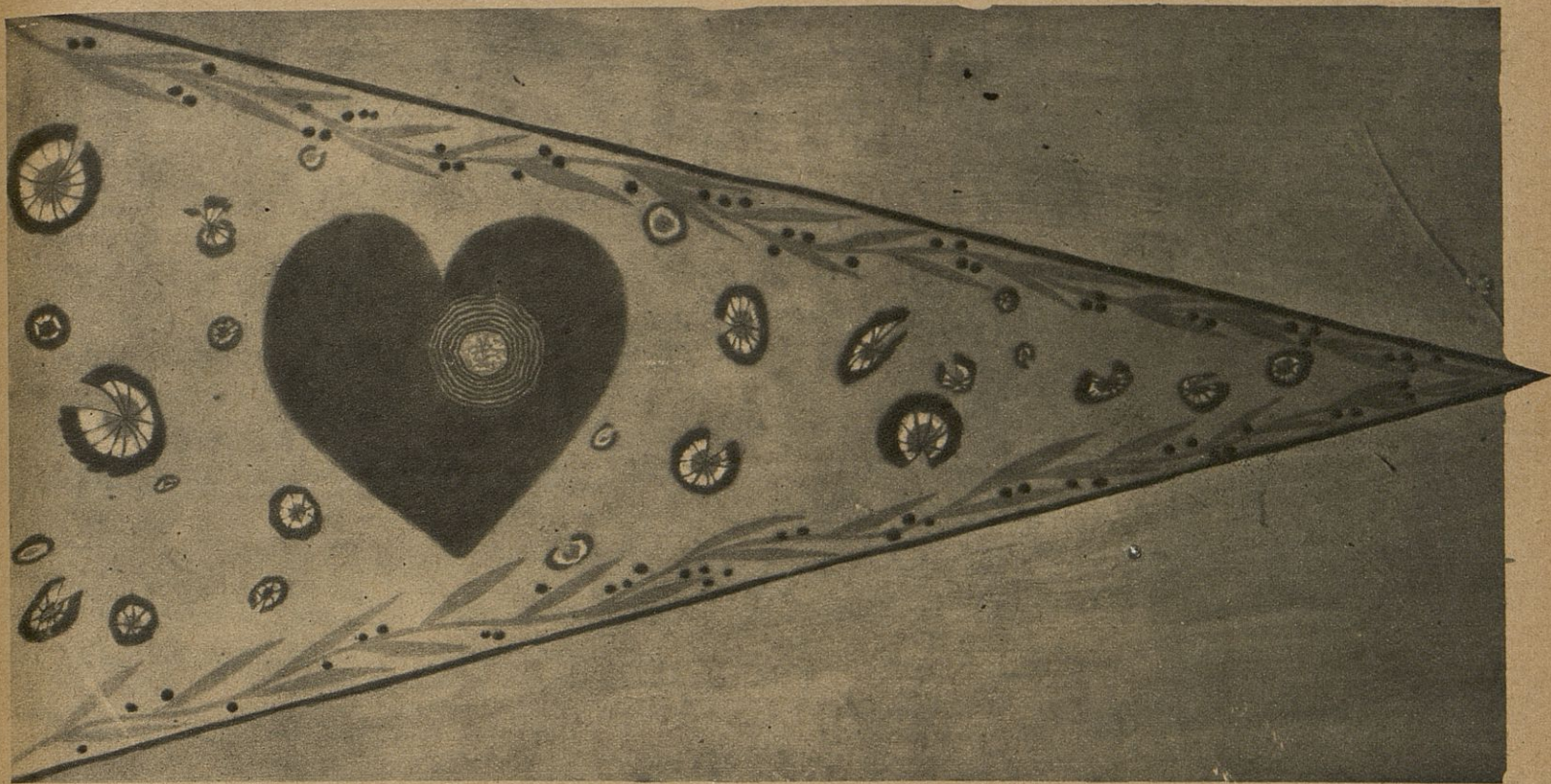
Quel changement en moins de trois mois ! Quelle modification à l'état des choses militaires et politiques après soixante-dix-huit jours de lutte des armées alliées depuis la reprise de l'offensive du 18 juillet ! Quelle révélation subite de l'état d'accablement et de détresse des empires centraux ! Enfin quelle juste récompense pour les alliés qui, tenaces et confiants dans les mauvais jours, avaient su, par leur constance, leur valeur, leur courage, en préparer de meilleurs et arriver à la période de gloire qui s'ouvrait devant eux !



LE TRACÉ DE LA LIGNE HINDENBURG.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202, 203, 205, 208, 209 et 210 du *Pays de France*.

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"



Femmes françaises brodez des fanions pour les escadrilles américaines

C'est avec un véritable enthousiasme que les femmes françaises ont accueilli notre projet de broder de leurs mains des fanions pour les aviateurs américains. De toutes parts nous avons reçu les plus vifs encouragements et nous tenons avant tout à adresser du fond du cœur nos remerciements à nos correspondantes.

Voici deux modèles d'une exécution très facile :

Le premier (modèle n° 1), créé spécialement pour le Pays de France par M. Lepape; l'artiste, au talent si moderne et si personnel, évoque le cœur de la France, orné d'une cocarde américaine. Le fond de cette oriflamme devra être brodé en soie blanche, le cœur en soie jaune d'or et la cocarde, bien entendu, aux couleurs nationales américaines bleu et rouge. Sur le fond du fanion, un semis de cocardes tricolores.

Le second (modèle n° 2), de M. Andreini, décorateur de talent, présente, dans un médaillon central or et argent, une Victoire ailée à broder en vert bronze sur ton, se détachant sur un fond de bandes horizontales alternativement blanches et rouges sur un fond général bleu avec un semis d'étoiles argentées.

Chaque fanion devra avoir 70 centimètres de long sur 35 centimètres dans sa partie la plus large. Des modifications pourront être apportées à nos modèles.

Afin de mettre en pleine valeur les travaux certainement très artistiques qui nous seront adressés par nos adhérentes, nous avons décidé d'organiser une exposition et un concours des fanions.

A l'œuvre donc, femmes françaises, à l'œuvre pour nos amis dont les efforts libèrent chaque jour un lambeau de notre pays !

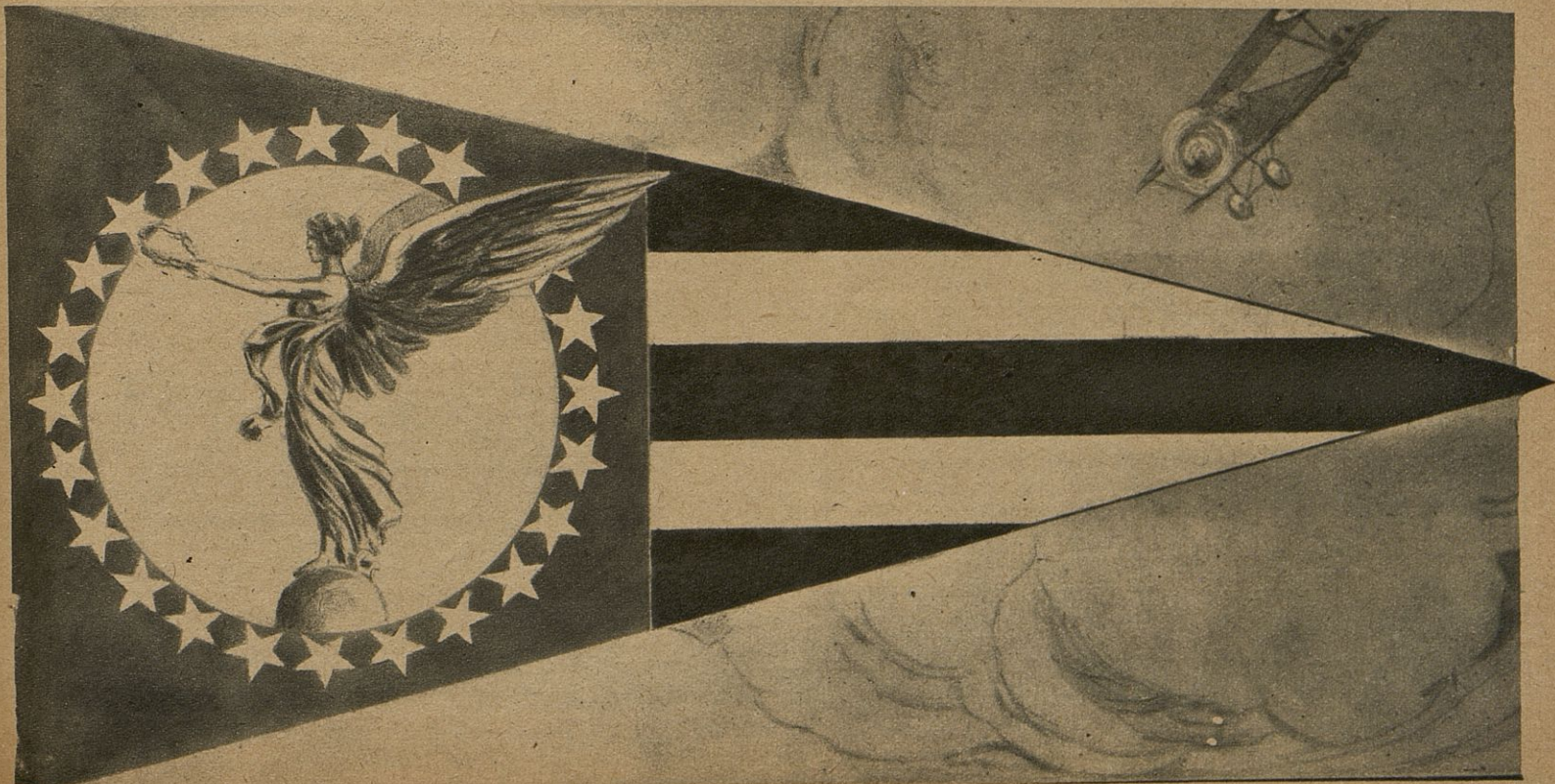
CLAUDE ORCEL.

A peine notre appel lancé, nous avons eu le plaisir de recevoir les adhésions suivantes :

Union des Femmes de France ;
Les Dames du Métropolitain ;
Le Syndicat des Modistes parisiennes ;
La maison Doucet.
M^{me} Georges Rousseau, Guéret (Creuse).

Un appel est adressé par M^{me} la duchesse d'Uzès, douairière, présidente de l'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs, aux huit cents membres de sa société, les invitant à nous adresser des modèles de fanions et des fanions exécutés.

Adresser les adhésions et toutes demandes de renseignements au SERVICE DES FANIONS du Pays de France, 6, boulevard Poissonnière, Paris. (Voir le Bulletin d'Adhésion à la page II des annonces.)



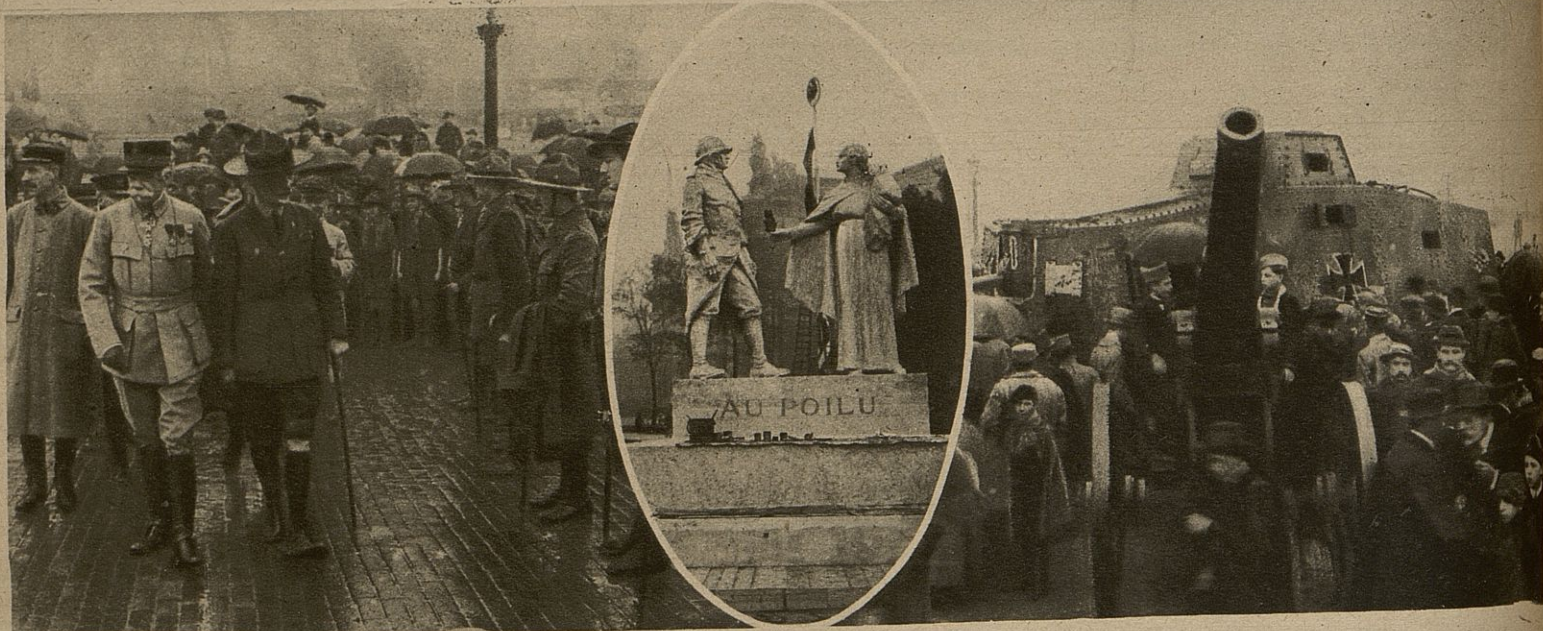
LA FÊTE DE LA CLASSE 1920



Le détachement de l'armée belge fut particulièrement applaudi; tout frémissants encore de la victoire des Flandres, les soldats du roi Albert défilaient d'une allure martiale qui soulevait les bravos de la foule.



Le sous-marin « Montgolfier », qui est amarré au pont de la Concorde, est un submersible Laubeuf; il déplace 398 tonnes; sa longueur est de 51 m. 12 et sa largeur de 4 m. 97. Il fait 12 nœuds en surface.



C'est le général anglais sir Robert Baden Powell, le créateur des « scouts », qui remet leur drapeau aux éclaireurs de France. A côté du général de Berckheim, il passe en revue les « boys-scouts ».

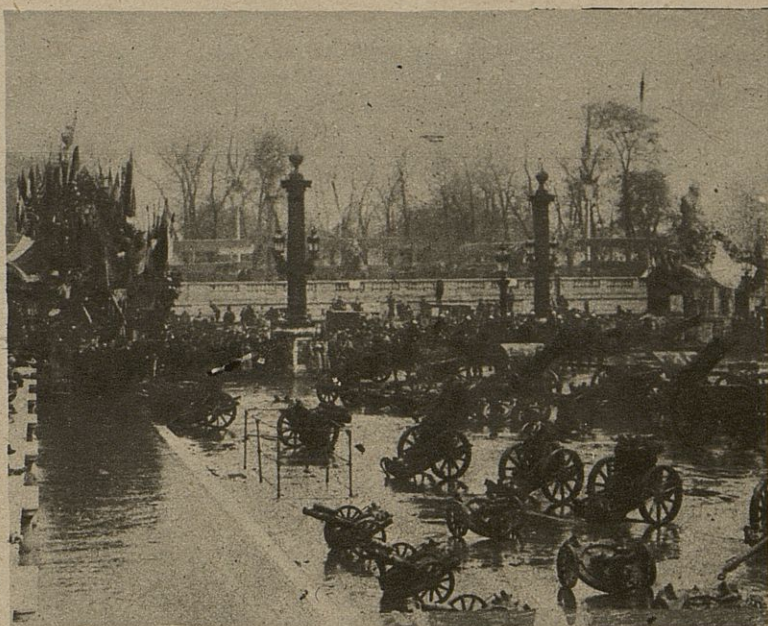
Le monument du sculpteur Sicard dans l'avenue des Champs-Élysées.

Au milieu des trophées de toute sorte, avions, canons, mitrailleuses, minenwerfer, que l'on a exposés place de la Concorde, figure un tank allemand; la foule l'examine curieusement.



Le mauvais temps a malheureusement gâté la fête du 20 octobre; cependant, malgré la pluie fine qui tombait par intermittence, une foule énorme s'était portée sur le parcours que devait suivre le défilé des jeunes conscrits et n'a cessé d'acclamer ces jeunes gens en même temps que les soldats des nations alliées qui marchaient avec eux. Voici, à gauche, le drapeau tchèque; à droite, les étendards et les fanions des sociétés de préparation militaire.

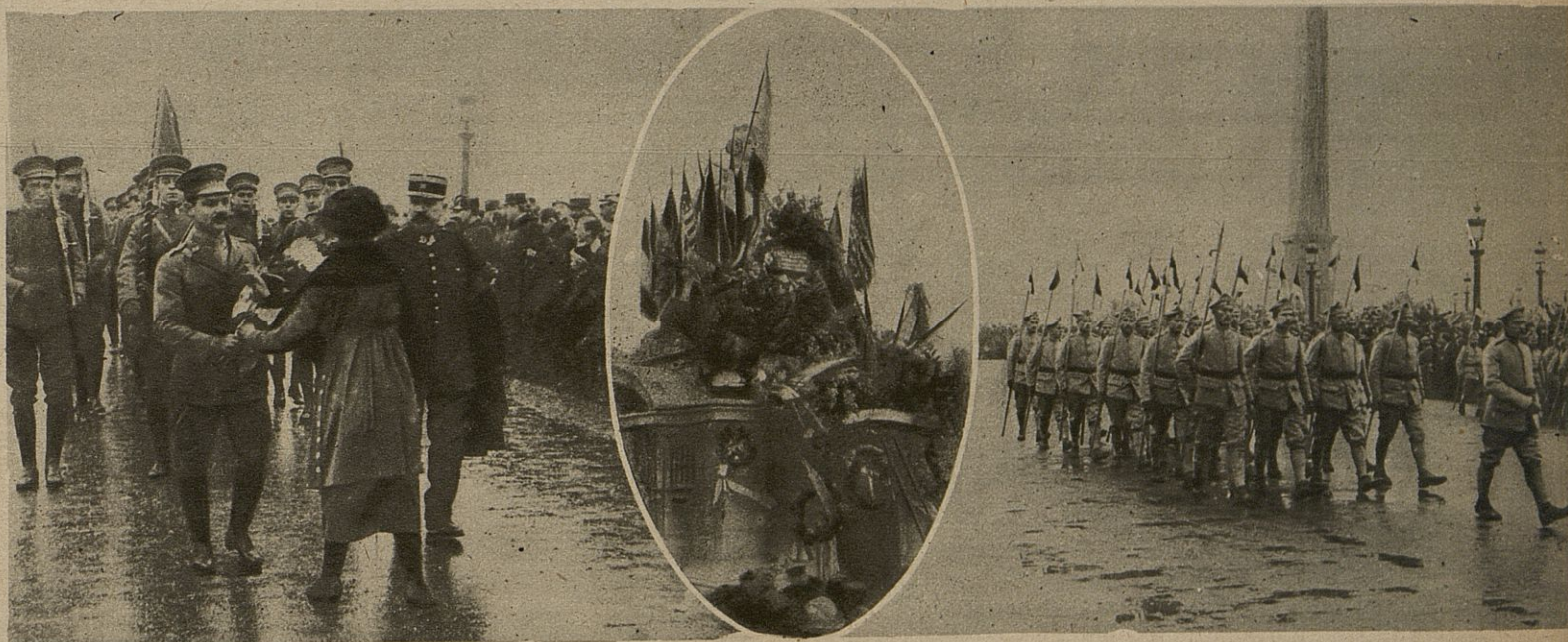
PARIS ACCLAME NOS FUTURS SOLDATS



Les souscriptions au quatrième emprunt de la Défense nationale furent reçues au pied de la statue de Lille sur laquelle avait été placé le fanion du général Haking, qui entra le premier dans la ville reconquise.



Sur la terrasse du jardin des Tuileries ont été exposés des avions boches de différentes marques ; on y voit des Fokkers, des Gothas, des Aviatiks, etc., tous récemment abattus. On y voit aussi un drachon.



Parmi les soldats des armées alliées qui défilent dans Paris on vit pour la première fois des soldats brésiliens dont la casquette kaki a la même forme que celle des soldats portugais. La statue de Lille, Une place d'honneur était réservée aux soldats de la légion polonaise ; les voici avec leurs drapeaux et de fleurs. Quelques jours après, ils se distinguaient sur notre front près de Vouziers.



Le grand succès de la journée fut remporté par les chars d'assaut légers qui fermaient la marche du cortège ; sur le pavé des boulevards, ils virevoltaient, tournaient sur place, montaient sur les refuges avec une aisance qui provoquait l'admiration de la foule. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville eut lieu, devant le président de la République et les membres du gouvernement, un défilé impeccable. A droite, M. Poincaré remet un certain nombre de décorations.



Ce joli lot de prisonniers a été fait en une journée par une armée britannique ; c'est ce que nos amis appellent pittoresquement : « La ration d'une journée. » Il y a là des soldats allemands de tout âge, appartenant à toutes les armes. La plupart sont coiffés du calot ; quelques-uns portent le lourd casque de tranchée. Quel est leur nombre ? Pour les lecteurs du « Pays de France » qui auront la patience de les compter un concours est ouvert dont les conditions sont publiées à notre page III des annonces.

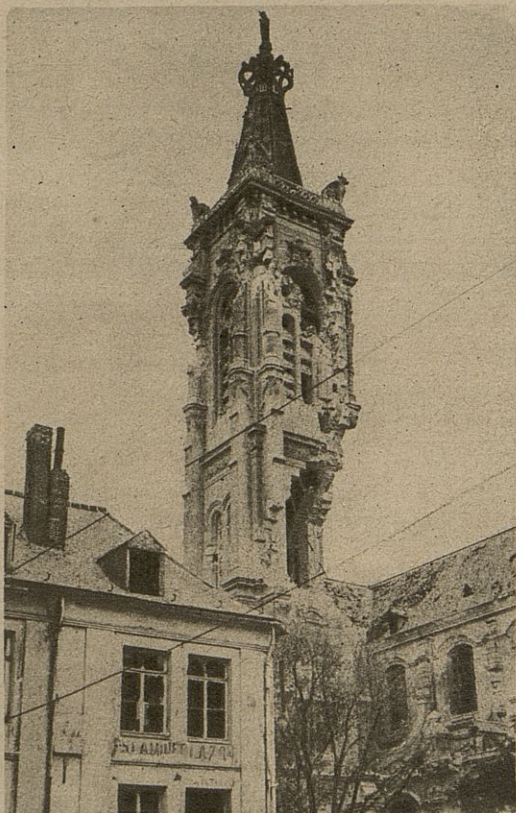
CAMBRAI DÉVASTÉ PAR LES BOCHES



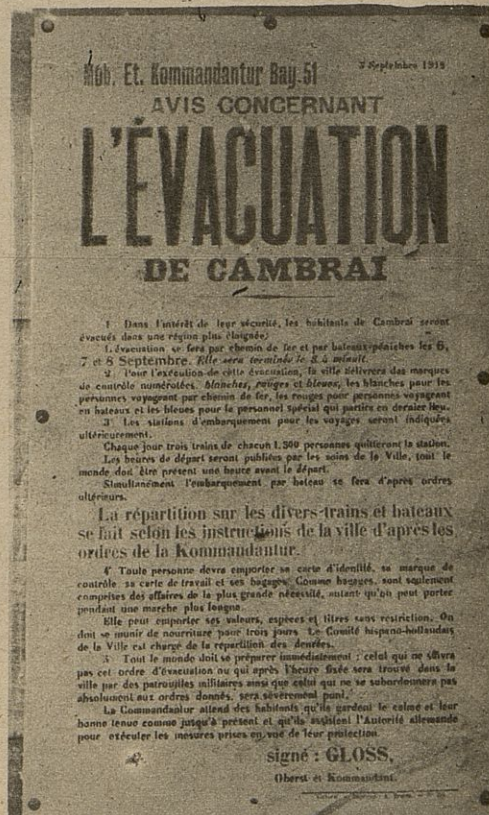
L'église Saint-Géry, du XVIII^e siècle, dont le clocher a 76 mètres de hauteur, a été fortement endommagée ; à coups de hache les Barbares ont brisé les belles boiseries du chœur dont ils ont enlevé les médaillons.



La grande place d'Armes, d'où partaient les rues commerçantes de Cambrai, n'est plus qu'un monceau de décombres ; les maisons qui l'entouraient ont été incendiées ; de l'Hôtel de Ville il reste la carcasse de pierre.



L'intérieur de la cathédrale Notre-Dame a été dévasté par les Barbares ; sur le sol, des chasses, des ciboires, des chasubles que les pillards n'ont pas eu le temps d'emporter ; tous les tiroirs de la sacristie ont été vidés. Le clocher, tour carrée moderne que surmonte une Vierge dorée, tient encore debout par un miracle d'équilibre. Les Allemands avaient évacué les habitants au mois de septembre ; voici l'affiche que la Kommandantur avait fait apposer.



La ville de Cambrai fut reprise le 9 octobre par les armées britanniques ; on espérait qu'elle n'aurait pas trop souffert de la bataille, nos alliés ayant évité de l'attaquer de front ; mais, en l'abandonnant, les Boches ont essayé de la détruire ; ils ont allumé partout des incendies que les Canadiens ne maîtrisèrent qu'à grand-peine ; aussi les ruines se sont-elles amoncelées dans la riche et belle cité. En bas, à gauche, l'Hôtel de Ville incendié ; à droite, M. Clémenceau, le général sir Douglas Haig, M. René Renoult et le général Mordacq sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

LE PREMIER SOLDAT FRANÇAIS ENTRÉ À LILLE APRÈS LA LIBÉRATION DE LA VILLE



Quelle réception triomphale firent les habitants de Lille à ce soldat français qui venait dans leur ville après le départ des Boches ! C'était le premier qu'ils revoyaient depuis 1914 et celui-ci avait le costume bleu horizon dont ils avaient entendu parler mais qu'ils ne connaissaient pas. L'accueil fait aux Anglais libérateurs avait été enthousiaste ; mais, cette fois, c'était un compatriote, un Français, un représentant de cette armée qui se bat depuis plus de quatre ans pour chasser le Boche ! Aussi les femmes, les enfants se pressaient autour du soldat bleu horizon, lui offrant des bouquets, l'acclamant de tout leur cœur.

I'ENTRÉE DANS LILLE DES TROUPES BRITANNIQUES



Le jeudi 17 octobre restera une date mémorable dans l'histoire de cette guerre ; à quatre heures du matin, les Boches quittaient Lille qu'ils occupaient depuis le mois d'octobre 1914 ; quelques heures après, les premiers soldats de l'armée britannique pénétraient dans la ville. Déjà les habitants avaient pavoisé leurs fenêtres ; ils se précipitèrent à la rencontre des détachements alliés, les couvrant de fleurs, leur exprimant leur joie par des démonstrations sans fin.



Toute la vie de Lille, où restent encore près de deux cent mille habitants, sembla se concentrer, le premier jour de la délivrance, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. C'est là qu'eut lieu la cérémonie émouvante que représente notre photographie. En présence du général sir Richard Haking et du maire de Lille, M. Delesalle, que l'on voit au premier plan, le drapeau britannique fut arboré aux sons d'une musique militaire ; il prenait la place du drapeau allemand.



ECHOS



LE GÉNIE INVENTIF DES BOCHES

Si l'on en croyait les Boches ils seraient les maîtres de la science. Ils auraient tout inventé. Pourtant, si l'on y regarde de près, cela n'est pas exact, dit un chimiste américain. Sur les trente hommes de science principaux du XVII^e siècle, trois seulement étaient boches ; sur les vingt-sept célébrités scientifiques du XVIII^e siècle, il n'y en avait encore que trois de boches.



Très peu des éléments chimiques ont été découverts par ces derniers ; pas un seul des éléments de l'air, aucun de ceux de l'eau, ni du sol.

Les Boches donnent volontiers à entendre qu'ils ont créé l'industrie de la chimie du goudron de houille. Rien de plus faux. C'est un Anglais qui, le premier, distilla la houille. Ce ne sont pas les Boches qui ont découvert les couleurs tirées du goudron. Ils n'ont fait que suivre les traces des Anglais et exploiter leurs découvertes.

Les explosifs avec lesquels ils font la guerre ne sont pas de leur invention. La chimie des explosifs a pour maîtres Howard (fulminate de mercure), Schœnbein, Suisse (qui a créé le coton-poudre), Nobel, Suédois, à qui est due la dynamite, Vieille, auteur de la poudre sans fumée, Sobrero, Italien (nitroglycérine), sir Alfred Abel, inventeur de la cordite. Berthelot, à qui sont dues tant de recherches sur les explosifs.

L'industrie de la soude repose sur deux œuvres, celles du Français Leblanc et du Belge Solvay. Le papier de bois est l'œuvre d'Américains ; le bronze d'aluminium aussi. La mercuration du coton est une invention anglaise ; la soie artificielle est d'un Français, M. de Chardonnet. Les sous-marins sont non d'un Allemand, mais du Français Laubeuf. La margarine est du Français Mège. Le zeppelin, lui, est allemand... Mais pour une invention réussie, ce n'en est guère une.

LA CURE D'OIGNONS

De tout temps l'oignon a eu une réputation thérapeutique. Il a toujours passé et passe encore pour utile, comme le poireau, dans le cas de rhumatismes. En 1912, on l'a vanté dans le cas d'hydropisie. Un hydropique ayant été traité par l'oignon à haute dose, cru, cuit, bouilli, frit, a été guéri par un médecin. De même a été guérie une fillette dont le tissu cellulaire, à la suite de diverses infections, s'était infiltré de sérosité.

L'oignon semble bien être un diurétique : c'est une réputation dont il jouit depuis longtemps ; aussi l'utilise-t-on pour purger la circulation en quelque sorte, pour faire partir du sang, par le rein, divers poisons. Est-ce pour cela que l'on conseille la soupe à l'oignon après les beuveries excessives ?

LES MINES DU SPITZBERG

On annonçait, il y a quelques semaines, la découverte d'importants gisements houillers et de minerai de fer au Spitzberg, dans l'extrême-nord de l'Europe.

Une expédition britannique, immédiatement envoyée pour examiner ces gisements, vient de regagner l'Angleterre.



Cette expédition, qui avait été tenue secrète, a donné les résultats heureux qu'on en attendait.

Les Anglais se sont assurés la propriété de très riches dépôts de charbon et de fer. La Northern Territory Exploration

Company a acquis les mines du Spitzberg. Elle possédait déjà des territoires à Ben-Sound, Houn-Sound, King's-Bay, Saint-John's-Bay.

Les gisements en question sont dans une île située à 1.200 milles du nord de l'Ecosse, depuis longtemps convoitée par l'Allemagne.

Les mines de fer qui s'y trouvent sont, au dire d'experts, les plus riches du monde.

L'Allemagne avait dans l'île un poste de télégraphie sans fil, établi en 1912 par le prince de Pless et le comte Zeppelin et qui était en communication directe avec Berlin. Ce poste a été détruit et tous les documents et radiotélégrammes ont été saisis.

D'ores et déjà des ingénieurs des mines sont dans l'île et commencent l'étude des plans d'exploitation.

Deux mille mineurs norvégiens ont été engagés pour l'année prochaine.

UNE PLUIE DE POISSONS

A Hendon, dans le Sunderland, en Angleterre, un phénomène curieux s'est produit en août dernier. Sur un certain espace, de 50 mètres sur 25 environ, on a vu tomber une pluie de poissons, accompagnant une pluie normale, orageuse. Ces poissons, c'étaient des équilles, ces petits poissons allongés vivant dans le sable, et qui fournissent une excellente friture. Hendon se trouve à environ 800 mètres du bord de la mer à marée basse. Et c'est certainement du sable se trouvant à la limite de la basse mer que venaient les équilles ; elles ne pouvaient venir de plus près. Il n'y a pas d'équilles dans le sable à la limite de la haute mer.

Ces équilles étaient toutes mortes et raides. On en recueillit un nombre assez considérable, quelques centaines, sur les toits, dans les champs, dans les rigoles des rues, un peu partout. Elles avaient de 7,5 à 8 centimètres de longueur.



Comment avaient-elles pu venir là ? C'est très simple. Evidemment, au cours de l'orage, il s'était formé une petite trombe sur le sable à marée basse : cette trombe avait aspiré du sable et des équilles et les avait élevés en l'air. Puis elle se désagrégea, et tout son contenu, solide et liquide, tomba sur le sol. Dans leur chute, les équilles moururent naturellement.

Il est possible, du reste, que la trombe n'ait pas enlevé de sable : les équilles nagent souvent en bancs, près de la surface dans les baies ; il suffit que la trombe ait aspiré une partie de cette eau superficielle.

Des faits analogues ont été déjà observés. Celui-ci a une valeur particulière, ayant été recueilli par un naturaliste très expert, M. A. Meek, le directeur du *Dove Marine Laboratory*, de Cullercoats. C'est pourquoi il convenait de l'enregistrer.

LA RACE ET LA GUERRE
Il est certain que la guerre fait disparaître beaucoup d'hommes jeunes ou dans la force de l'âge, dont la perte est déplorable pour les nations et pour l'humanité en général. Elle élimine trop souvent les individus supérieurs en intelligence, en activité, en vertus morales, pour laisser survivre des individus plus médiocres physiquement, et surtout aussi moralement. Il y a là une sélection à rebours, une élimination non des types inférieurs, mais des supérieurs, d'où un abaissement général du niveau de capacité et d'efficacité.

Il ne faudrait toutefois pas exagérer l'influence déterminante de la guerre par élimination des types supérieurs. Il ne faut pas oublier que le moule en reste intact : la femme. Car la femme joue un rôle considérable dans la transmission des qualités qui font l'homme supérieur ; et elle reste capable d'engendrer une progéniture qui vaudra la population masculine détruite. Tant d'hommes doivent leurs plus belles qualités à leur mère. Encore une fois le monde subsiste, et la création de types équivalents à ceux que la guerre a fauchés reste possible et se fera.

Ce serait une grande erreur de croire que c'est surtout le père qui fait l'enfant, moralement et intellectuellement : ce dernier est tout autant, et souvent plus encore, l'œuvre de la mère.

LE SIROP DE RAISIN

On peut utiliser le raisin de façon plus alimentaire qu'en en faisant du vin. Il faut en faire du sirop. C'est ce que conseillait, en 1809, lors du blocus continental, un pharmacien de Bergerac, du nom de Gardet, qui de la sorte représentait une idée de Parmentier. Sans doute, ce sirop sucre moins que le sirop de cassonade, mais il sucre quand même.



La manière de préparer le sirop de raisin est simple. On écrase des raisins noirs, lavés sur un tamis de crin ou sur un linge placé sur une bassine et on exprime le jus. On fait bouillir celui-ci, on l'écume, on ajoute 1 % de carbonate de chaux ou de craie en poudre. On laisse déposer, on décante, on filtre à travers un linge et on évapore jusqu'à consistance de sirop épais. Ce sirop est conservé en bouteilles propres, bien bouchées. On peut, au besoin, stériliser par l'eau bouillante pendant douze ou quinze minutes, après avoir bouché en ficelant le bouchon. Les bouteilles se conservent à la cave, couchées.

Le procédé, préconisé il y a plus de cent ans, reste bon et recommandable : dans le Midi, il sera facile de faire sa provision de sucre, bien que le sucre de raisin ne soit pas de la saccharose comme le sucre de canne ou de betterave.

CONTRE LA FUMÉE

La fumée des bateaux à vapeur aide grandement les sous-marins boches à les découvrir de loin ; elle facilite à ceux-ci leur tâche de pirates, car les sous-marins ne sont que des pirates, s'attaquant de préférence aux vaisseaux non armés et hors d'état de leur répondre : exemple le *Lusitania* et les divers navires-hôpitaux qu'ils ont envoyés au fond de l'eau.

Un simple cargo émet une colonne de fumée qui monte à 45 mètres environ et qui est visible à plus de 17 milles nautiques, c'est-à-dire à plus de 30 kilomètres pour un observateur ayant la tête à 4 m. 50 au-dessus du niveau de la mer. Aussi a-t-on cherché les moyens de supprimer la fumée.

Les constructeurs anglais Yarrow ont imaginé de faire passer la fumée par deux conduites aboutissant un peu au-dessus du niveau de la mer sur les côtés du navire. Dans ces conduites la fumée est arrosée par deux vaporisateurs d'eau qui la refroidissent et s'emparent des particules solides. Aussi la fumée perd-elle beaucoup de sa visibilité.

L'ALCOOL DE TOURBE

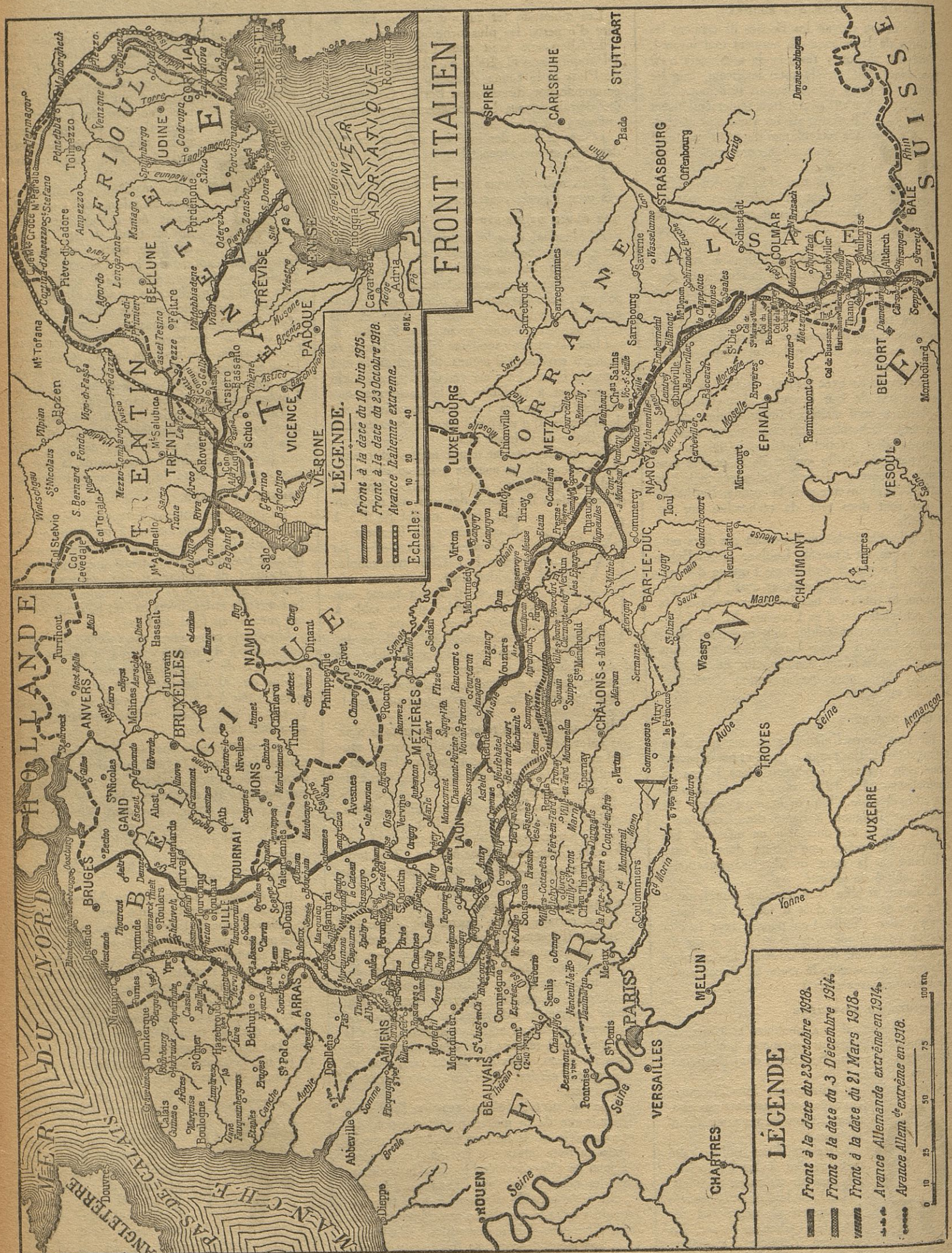
Il y a quelque quinze ans, en Allemagne, on a proposé d'utiliser la tourbe pour en extraire de l'alcool : non de l'alcool de bois, ayant mauvaise odeur, mais de l'esprit de vin, avec lequel on pût falsifier l'esprit de vin authentique.

La méthode consistait à traiter la tourbe par l'acide sulfurique au centième. Puis on exprimait le liquide, on le neutralisait, on y ajoutait de la levure et on laissait fermenter. On obtenait 6 litres d'alcool pour 100 kilos de tourbe, ce qui était dérisoire comme rendement. Ce résultat fut très heureux, car il mettait fin à un projet d'industrie désastreuse. En effet, l'alcool obtenu était très toxique, plus encore que l'alcool de grains.

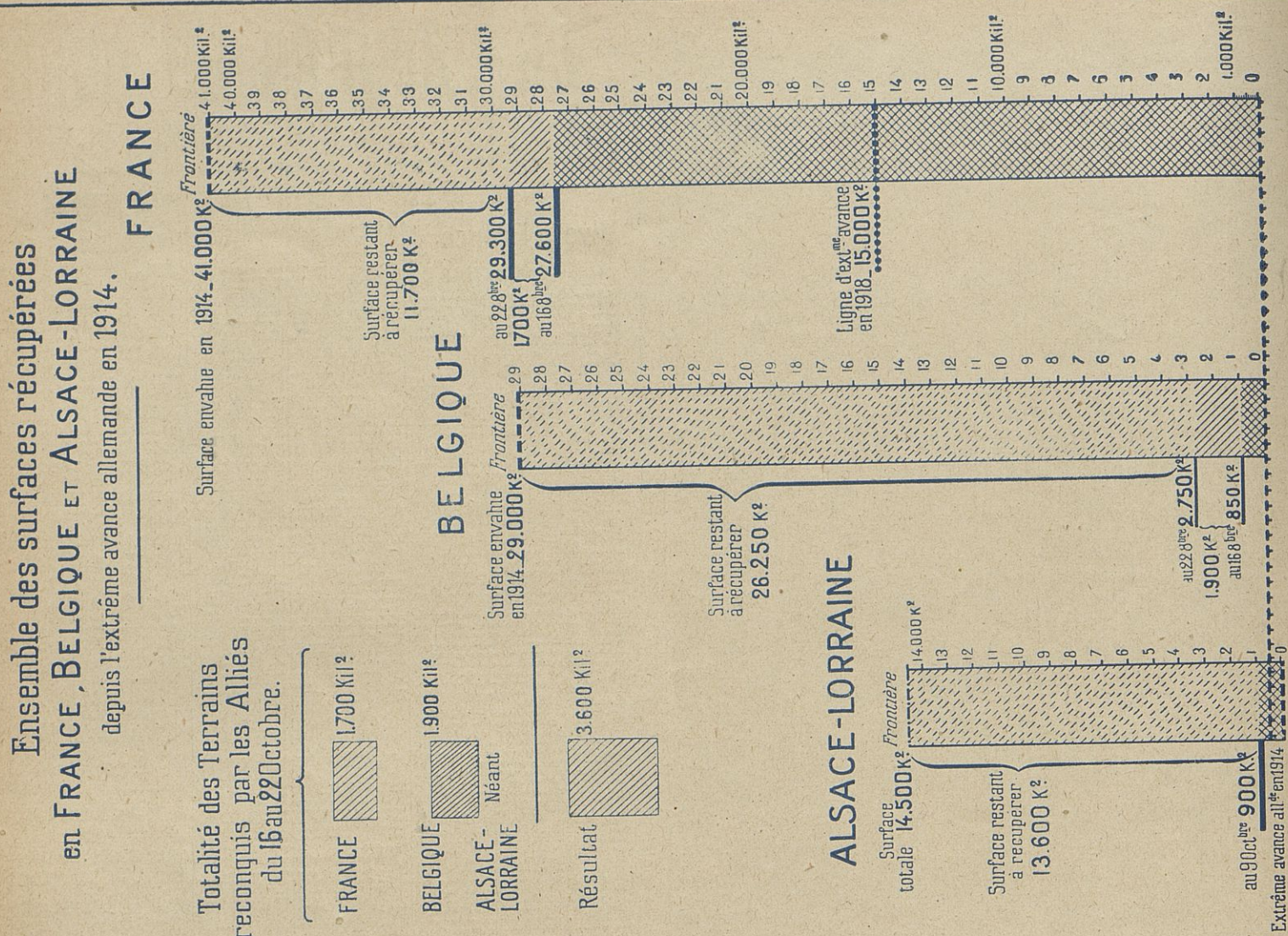
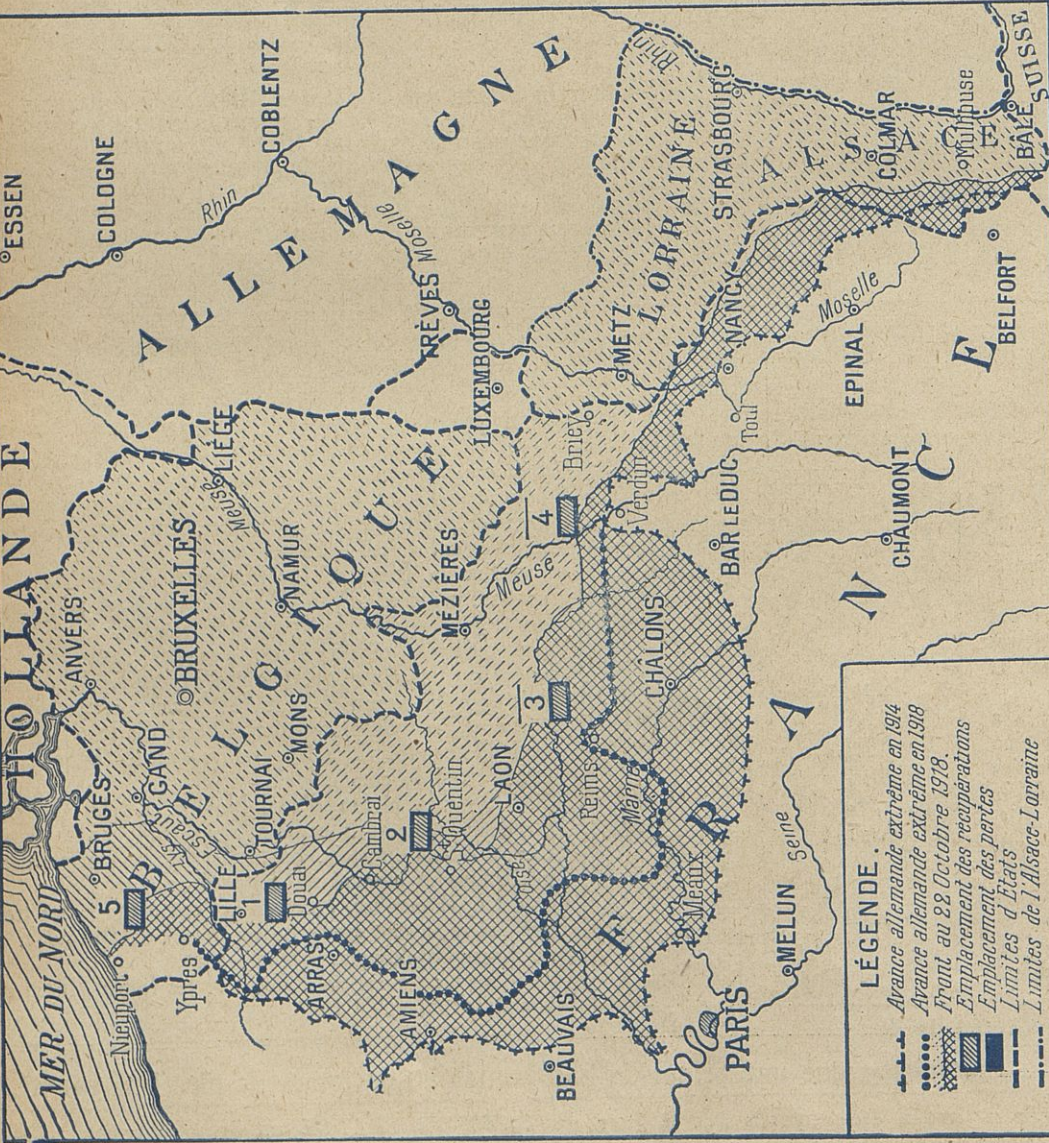


Pourtant on peut tirer de la tourbe fraîche un alcool valant l'alcool de pommes de terre, en faisant chauffer avec l'acide sulfurique et sous pression. Avec 2.300 kilos de tourbe fraîche (à 14 % d'eau) et 75 litres d'acide sulfurique on obtient 140 litres d'alcool absolu. Le rendement est bon, car 1.000 kilos de tourbe sèche, valant 5 francs, donnent autant d'alcool que 500 kilos de pommes de terre qui, en tout temps, valent certainement plus de 5 francs.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



Semaine du 16 au 22 Octobre 1918.

FRANCE		BELGIQUE		ALSACE-LORRAINE	
Terrains récupérés	1 1300 Kil ² 2 330 " 3 50 " 4 20 "	Terrains récupérés	5 1900 Kil ²	Terrains reconquis	Néant
Terrains perdus	Néant	Terrains perdus	Néant	Terrains perdus	Néant
Résultats	1.700 Kil ²	Résultats	1900 Kil ²	Résultats	

(Reproduction interdite.)